

# Janine Kaminski, grande helléniste et créatrice

PAR THÉODORE P. ZAPHIRIOU · PUBLIÉ 07/01/2026 · MIS À JOUR 07/01/2026

► ὁ λύχνος n° 172, novembre 2025.



*Janine Kaminski (au fond à droite en chemise blanche) en face de Paul Challobos (chemise blanche et cravate) en 2021, au repas de l'association Connaissance Hellénique..*

Nous avons reçu et nous publions, en traduction française, l’hommage que le poète Théodore P. Zaphiriou rend à sa traductrice, Janine Kaminski. Le texte original a été publié le 21 décembre 2025 sur le site [Diastixo.gr](https://diastixo.gr) et peut être consulté [ici](#).

Il y a quelques jours seulement, j’ai appris avec tristesse le décès de l’helléniste française d’origine corse et remarquable traductrice, Janine Kaminski. La nouvelle m’a été communiquée par son amie proche et collaboratrice de la revue littéraire *Lychnos* de l’Université d’Aix-Marseille, Madame Dominique Blanc.

J’ai longtemps souhaité écrire quelques lignes à son sujet — nécessairement modestes au regard de l’ampleur et de la qualité de son œuvre. J’ai tardé. Mais ce texte s’est imposé à moi comme une nécessité intérieure, tant j’ai connu et estimé cette personnalité profondément humaine, chaleureuse et désintéressée, que j’ai ressentie, tout au long de notre relation, comme une proche parente — une rare exception à ce que l’expérience enseigne le plus souvent en matière de liens familiaux.

Janine Kaminski était une intellectuelle qui diffusait naturellement une profonde spiritualité, avec simplicité et sans aucune affectation intellectualiste. Je reconnais volontiers que ce témoignage comporte aussi une dimension personnelle : il m’est impossible de le concevoir comme un texte funèbre, tant sa présence me demeure sensible, vivante et active. Nos échanges, en effet, qu’ils aient lieu en personne ou par téléphone, ne se limitaient jamais aux seules questions de traduction poétique, mais s’étendaient aux réalités concrètes de la vie quotidienne.

Il m’apparaît aujourd’hui presque incroyable qu’en dehors de quelques poèmes isolés — et d’une nouvelle — publiés dans *Lychnos*, Janine Kaminski ait traduit treize de mes recueils. Plus largement, elle manifesta un intérêt soutenu pour de nombreux poètes et prosateurs grecs contemporains, estimant que la poésie grecque actuelle présentait un niveau remarquablement élevé, notamment en comparaison avec l’évolution plus incertaine de la poésie française, observation qu’elle formulait souvent.

Parmi ses traductions notables figurent des textes d’Antónis Fostiérís, Stávros Zaphiriou, Argýris Chiónis, Sotírís Sarákis, Pátroklos Leventópoulos, ainsi que des œuvres du prosateur Pétros Márkaris. Elle traduisit notamment trois recueils entiers de Stávros Zaphiriou, d’une exigence telle qu’ils mettent à l’épreuve même le lecteur grec. Des textes de l’ensemble de ces auteurs furent publiés dans *Lychnos*, anciennement revue imprimée et désormais publication numérique accessible sur le site Connaissance hellénique, qui rassemble des études consacrées à la littérature grecque antique ainsi que, durant de nombreuses années, des textes poétiques, narratifs et critiques de la littérature grecque moderne.

Janine Kaminski succéda au sein de *Lychnos* à une autre figure majeure de l’hellénisme français, Renée Jacquin, traductrice de littérature grecque moderne, décédée après avoir dépassé le centième anniversaire de sa naissance. C’est à Renée Jacquin que je dois la première publication de traductions de mes poèmes dans la revue, en 2002. Lorsque je rencontrai Janine Kaminski en 2006, elle poursuivait déjà, avec rigueur et constance, l’œuvre de sa prédécesseure, qu’elle allait prolonger pendant près de deux décennies.

Collaboratrice régulière de *Lychnos*, Janine Kaminski ne se limita pas au travail de traduction. Elle publia également de nombreux articles consacrés à des écrivains grecs contemporains, qu’elle présentait, commentait et évaluait avec discernement. Des auteurs tels que Mários Plorítis, Yórgos Skampardónis ou Anastássis Vistonítis figurent parmi ceux qu’elle a étudiés.

À la suite de l’inauguration du Nouveau Musée de l’Acropole, le 20 juin 2009, elle publia dans *Lychnos* (n° 122, janvier 2010) un article d’une grande précision descriptive, portant à la fois sur l’architecture du bâtiment — esthétique et fonctionnelle, malgré les controverses qu’elle suscita — et sur les collections archéologiques exposées. Ce texte mérite, à mon sens, de figurer parmi les contributions les plus importantes consacrées au musée, tant par la solidité de son approche que par ses qualités d’écriture. La manière dont elle associe la contemplation de l’Acropole à celle du paysage urbain contemporain, en laissant volontairement de côté sa dimension disgracieuse, témoigne d’un regard à la fois lucide et empreint de sensibilité, offrant aux lecteurs grecs une forme de réconfort discret.

Au début de notre relation, nous communiquions en allemand, langue qu’elle avait longuement pratiquée durant les quelque quarante années passées en Allemagne, où elle enseigna les lettres à des enfants de militaires français. Elle estimait alors, à tort, que sa maîtrise du grec moderne était insuffisante. Je ne sais si elle s’est jamais intéressée à la traduction d’auteurs germanophones ; la question ne fut ni posée ni évoquée. J’ai souvent eu le sentiment que l’Allemagne constituait pour elle un territoire intérieur qu’elle préférait tenir à distance.

Elle me confia cependant combien la vie avait été marquée par le traumatisme psychique irréversible de son mari, témoin enfant du bombardement de Dresde, du 13 au 15 février 1945. Cette épreuve, dont il ne se remit jamais, le conduisit à une mort prématurée.

Le bombardement de Dresde est également évoqué dans le poème composé par Stávros Zaphiriou, *Vers où ?* (Neféli, 2012), traduit par Janine Kaminski. L’un des chapitres, intitulé « Le lion de Dresde », évoque une figure à la fois réelle et fantomatique : un lion échappé du zoo lors des bombardements, qui se serait agrippé à un homme vivant. Cette image, confirmée par Martin Walser, traverse le poème comme une interrogation sur l’instinct de survie et sur la violence historique.

Je ne sais si Janine Kaminski trouva, dans l’étude des auteurs et philosophes grecs anciens, des réponses définitives à ces interrogations intemporelles qui continuent de hanter notre époque. Elle nourrissait cependant le désir profond de connaître leur terre. Lorsqu’elle réalisa ce projet, elle découvrit et aima avec une intensité particulière la littérature grecque moderne.

Conduite en Grèce par son admiration pour la civilisation antique, à un âge où ses quatre enfants étaient désormais adultes, elle échappa ainsi à l’atmosphère pesante du deuil. Contrairement à d’autres visiteurs, elle ne projeta pas sur la Grèce moderne des attentes idéalisées. Elle s’attacha à la réalité du pays tel qu’il est, découvrant la diversité de ses paysages, la singularité historique de chaque région et, progressivement, la complexité de la vie quotidienne contemporaine. C’est dans la littérature grecque moderne, principalement urbaine et réaliste, qu’elle chercha le reflet le plus fidèle de cette réalité.

Dans son travail de traduction, Janine Kaminski entra en profonde résonance avec l’identité stylistique de chaque auteur, qu’elle sut restituer en français sans en altérer la substance. Son intuition linguistique, nourrie par l’étude attentive du grec moderne, lui permettait d’appréhender les ambiguïtés du texte poétique et d’en éclairer les références, parfois au moyen de notes explicatives discrètes. Elle ne s’éloignait jamais de l’original et refusait toute adaptation enjolivante.

Elle traduisit principalement de la poésie et privilégia les éditions bilingues, convaincue qu’elles offraient au lecteur une expérience plus complète. Cette démarche exigeait du traducteur une véritable confrontation avec le texte original — défi qu’elle releva avec une remarquable réussite.

Ses relations avec les auteurs qu’elle traduisait, entretenues tant à distance que lors de ses séjours en Grèce, contribuèrent non seulement à la qualité de son travail, mais aussi à l’établissement de liens d’amitié durables.

Janine Kaminski avait fait de Nauplie le lieu de résidence de ses séjours estivaux en Grèce. De là, elle rayonnait vers d’autres régions, tout en se rendant régulièrement à Athènes pour rencontrer des écrivains qu’elle traduisait bénévolement, par pure estime pour leur œuvre. Elle regrettait seulement de ne pouvoir parcourir l’ensemble de ce pays qu’elle percevait désormais comme immense, ni traduire autant de textes qu’elle l’aurait souhaité.

Décédée à l’âge de quatre-vingt-neuf ans, Janine Kaminski ne rechercha jamais distinctions ni récompenses. Son œuvre n’en avait nul besoin. Pourtant, le risque que son nom et son travail demeurent longtemps méconnus constituerait une injustice, privant tant le public français que le public grec de la connaissance d’une médiatrice essentielle entre les deux cultures.

La reconnaissance posthume n’est pas rare dans le domaine des lettres. Elle serait ici, avant tout, une juste reconnaissance rendue à Janine Kaminski elle-même.

**OpenEdition vous propose de citer ce billet de la manière suivante :**  
Théodore P. Zaphiriou (7 janvier 2026). Janine Kaminski, grande helléniste et créatrice. *Connaissance hellénique*. Consulté le 9 janvier 2026 à l’adresse <https://doi.org/10.58079/15gqe>